

rêves. D'un côté ils espèrent qu'un jour on arrivera à fabriquer un instrument capable de nous faire voir quelque grande cité lunaire ; d'un autre côté, craignant que même alors leurs désirs ne soient pas réalisés, ils nous avertissent que nous ne considérerons pas ces villes pour ce qu'elles sont, vu qu'elles ne ressemblent aucunement aux nôtres. Pour nous, nous ferons bien de laisser de côté ce que le télescope ne nous montre pas encore et de nous en tenir à ce qu'il nous fait clairement voir.

En fixant un télescope ordinaire sur la Lune en son déclin (1), on aperçoit sa surface entière couverte de rugosités circulaires, de toutes les dimensions, entremêlées d'intervalles unis qui ont l'aspect de taches grises ou moins lumineuses. Ces rugosités sont des montagnes ; les intervalles des plaines, bien que sur les cartes géographiques de la Lune ou mieux sur les cartes séléniographiques on leur conserve le nom de mers qu'ils reçoivent tout d'abord. C'est ainsi qu'il y a dans la Lune la *Mer de la Tranquillité*, la *mer du Froid* et celle des *Tempêtes*, le *golfe de l'Iris*, la lagune des *Brouillards* et les lacs des *Songes* et de la *Mort* : on y voit pareillement les montagnes et les cratères de *Ptolémée*, de *Képler*, de *Scheiner* et autres.

Les montagnes couvrent presque les deux tiers de la surface lunaire accessible à nos regards ; et leur aspect est, sous trois rapports, tout à fait différent de celui que présentent nos montagnes terrestres.

D'abord elles ne forment pas de longues chaînes continues comme, par exemple, les Apennins, les Alpes ou les Pyrénées : elles surgissent isolées, et complètement séparées les unes des autres. D'où nous pouvons conclure que leur mode de formation a dû être tout différent de celui suivi ici-bas : elle ne sont point le produit des soulèvements ou éboulements de régions entières, mais de causes qui ont dû agir séparément sur chaque point où se trouve aujourd'hui une montagne.

C'est ce que montre plus clairement et confirme la seconde particularité observée dans la forme des montagnes lunaires. Toutes généralement s'offrent à nous comme un cône brisé, même creusé en son milieu à la manière des cratères, au fond duquel on voit souvent s'élever un autre cône plus petit, comme on l'observe d'ailleurs dans quelques volcans terrestres. Ajoutons à cela la profondeur des cratères lunaires qui vont beaucoup plus bas que la plaine extérieure et l'immensité de ces cercles dont beaucoup mesurent en diamètre plusieurs centaines de milles.

Tout considéré, l'hypothèse la plus probable sur l'origine des montagnes lunaires est celle de Faye, d'après laquelle elles se seraient formées par les précipices ouverts dans la croûte du sol, quand il était encore léger et mal affermi. Car la matière liquide de l'intérieur, sortant des ouvertures ainsi formées, par suite des marées que devait produire l'attraction terrestre, a dû déborder sur les parois, s'y consolider et élever ces parapets circulaires qui nous paraissent semblables à des amphithéâtres. La plus forte objection contre cette hypothèse (objection d'ailleurs résolue par Faye au moyen d'arguments d'analogie probables) est celle tirée de la hauteur disproportionnée des montagnes lunaires. C'est là aussi la troisième différence remarquable entre ces montagnes et celles de la Terre.

De fait, la hauteur des montagnes lunaires n'est pas moins extraordinaire que leur immensité. Les monts Leibnitz s'élèvent à 7,610 mètres, trois autres à plus de 7,000, les cratères de Casatus, de Curtius, de Calippus, de Ticone, à plus de 6,000. Nous avons sur la Terre des pics de plus de 7,000 et 8,000 mètres, comme le Gaurisankar dans l'Himalaya, la plus haute de nos cimes dont l'élévation est de 8,837 mètres. Mais cette altitude ne représente que $\frac{1}{440}$ du diamètre terrestre, tandis que le Leibnitz atteint $\frac{1}{70}$ du diamètre lunaire. Ce serait comme si nous avions sur notre globe des montagnes de 25 à 26 kilomètres et, circonstance à noter, non adossées les unes aux autres et ainsi dissimulant leur élévation, mais isolées et surgissant immédiatement de la plaine à cette hauteur gigantesque. Par suite de cette proportion ou plutôt disproportion entre le diamètre de la Lune et ses montagnes, se produit un phénomène qui n'a rien d'équivalent sur la Terre. Quelques montagnes, près des pôles lunaires et qui s'élèvent à 3 ou 4 mille mètres, jouissent du privilège d'avoir toujours leurs cimes éclairées des rayons du Soleil et de n'assister jamais à son coucher.

Nos explorateurs aimeraient sans doute à faire une excursion sur ces cimes fortunées, et une ascension de 4,000 mètres ne les effrayerait guère, vu surtout la légèreté qu'ils ressentent, étant allégés comme ils le sont des $\frac{2}{3}$ de leur poids. Mais le guide est obligé de les prévenir qu'il y a à cela un inconvénient ; s'ils ne l'ont déjà éprouvé dans la plaine, c'est un miracle ; plus haut, ce serait pire. C'est que là-haut il n'y a ni air respirable, ni rien qui en tienne lieu. Le fait est très certain et le guide est prêt à en donner les preuves.

GIULIO.

(A suivre)

A ALEXANDRE DUMAS, PÈRE

La France littéraire a élevé une statue à Alexandre Dumas, père. C'est le 5 novembre dernier qu'elle a été inaugurée sur le boulevard Malesherbes, à Paris. Au milieu d'une foule émue qu'Alexandre Dumas a charmée, qu'il a fait rire et qu'il a fait pleurer, le Tout-Paris de l'intelligence était groupé, uni dans une même communion d'idées et de sentiments, devant ce bronze, une des dernières œuvres de Gustave Doré. De magnifiques discours ont été prononcés au pied même de la statue. Au milieu de tous ces savants, de toutes les gloires littéraires de la France, qui s'étaient donné rendez-vous ce jour-là sur le boulevard Malesherbes, on remarquait Alexandre Dumas, fils, visiblement émue par l'éclatant hommage rendu à la mémoire de son illustre père. La cérémonie terminée, Alexandre Dumas se fit conduire au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où Sarah Bernhard déclama la poésie de circonstance que nous publions ici :

Lorsque tu descendis naguère.
O Maître, à la paix des tombeaux,
Les noirs ouragans de la guerre
Déchiraient nos cieux en lambeaux.
Et parmi les rouges vacarmes,
Les clameurs, les appels d'alarmes,
Le choc retentissant des armes,
Ton dernier soupir arrivant
Se perdit dans nos cris de rage
Comme un sanglot dans un naufrage,
Et nul n'entendit sous l'orage
Ton râle emporté par le vent.

Aujourd'hui la paix revenue
Plane dans nos cieux apaisés
Et le soleil dore la nue
Où luit le miel de ses baisers.
Certes, malgré l'heure sereine,
Nous gardons au cœur notre haine,
Rose sanglante dont la graine
Mûrit aux fentes d'un cercueil ;
Mais, en attendant que s'éclaire
L'aurore de notre colère,
A notre gloire séculaire
Nous illuminons notre orgueil.

Aussi, tout vaincus que nous sommes,
Pour bercer nos espoirs trahis
Nous faisons fête à nos grands hommes,
Car ils sont l'âme du pays.
Et c'est pourquoi cette journée
A vu ta tête couronnée...
O palme jadis ajournée,
Mets sur ce front ces rameaux verts !
Et dans la cité qui fut sienne
Que le Maître enfin nous revienne,
Fier, salué sur chaque scène
Au clair sonore des vers.

Salut, Maître, dont le génie
Roulait tel qu'un fleuve puissant
Qui fait sur sa route bénie
Germer les moissons en passant.
Salut, face victorieuse
Dont la bouche toujours joyeuse
Portait, sur sa lèvre rieuse,
La rouge fleur de la gaieté,
Fleur qui guérit toute souffrance,
Fleur de jeunesse et d'espérance,
Chaude comme les vins de France,
Claire comme un soleil d'été !

Tant que sur la terre française
Cette fleur s'épanouira,
Avec ses corolles de braise,
O Maître, ton nom fleurira.
Or, la plante a toujours sa sève.
Défiant le tranchant du glaive,
On la coupe, elle se relève,
Dressant ses pétales vainqueurs.
Fleur qui ne seras point flétrie,
Fleur à qui ton nom se marie,
O gaieté, fleur de la patrie,
Tes racines ce sont nos cœurs !

JEAN RICHPIN.

Paris, 3 novembre 1883.

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

Ramon de la Cruz a imité avec succès le théâtre de Molière ; le répertoire de cet auteur forme sept volumes. Don Nicolas de Moratin (1739-1780), père du poète comique, laissa trois tragédies. Un style abondant, correct et harmonieux distingue les écrits de cet auteur ; l'action de ses pièces est faible. Don José Iglesias (1753-1791) a écrit des cantilènes, des villanelles, des romances et des létrilles. La fermeté de caractère de Cienfuegos (1764-1809) se retrouve dans ses tragédies, dont les principales sont *Zoraïde*, la *Comtesse de Castille* et *Itoméne*—cette dernière est son chef-d'œuvre.

sur son disque : comme alors elles s'étendent au loin, elles se mesurent plus exactement, et par elles, la hauteur des montagnes qui les produisent. A la pleine lune, tout le disque est éclairé d'une manière uniforme, sauf quelques légères vapeurs.

Des connaissances variées, un grand fond de philosophie remplacent le peu de feu et d'élégance de sa composition.

Élévation dans les sentiments, grandeur et force dans les pensées, pureté, noblesse de style : voilà ce qui distingue don Manuel José Quintana, auteur contemporain. Il occupe une place honorable sur le Parnasse espagnol. Son *Trésor du Parnasse Espagnol* et ses poésies lyriques sont recherchés par les amateurs de bonne littérature. Tout le monde a lu sa pompeuse ode à la *Mer*, qui figure avec bonheur à côté des élans lyriques de Ponce de Léon, d'Herrera et de Mélenz. Quintana a encore laissé *Tesoro de la Musa Epica Espanola que continere la araucana de Ercilla* : *Vita de Espanoles celebres*, *Vita del gran capitán*.

Don Leandro Fernandès Moratin (1760) remporta, à dix-neuf ans, le second prix de poésie à l'Académie espagnole. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager et débuta dans la poésie par une comédie : le *Vieillard et la jeune Fille*. En 1792 parut le *Café*, comédie satirique contre les dérèglements de l'art dramatique. Le *Baron*, la *Femme*, l'*Hypocrite* et le *Oui des jeunes filles*, vinrent successivement accroître sa renommée. Son savant ouvrage, *Origines del teatro Espanol* est justement célèbre. Il mourut au commencement de ce siècle.

Arriazo s'est distingué dans la poésie lyrique. Il réunit à un haut degré les deux grandes qualités du poète : la sensibilité du cœur et l'activité de l'esprit. La plupart de ses ouvrages, écrits avec élégance et clarté, sont pleins de chaleur et d'enthousiasme. On lui a reproché un défaut d'instruction ; on pourrait ajouter que les créations spontanées de son imagination ont souvent trop de hardiesse. Son *Ode au combat de Trafalgar* est un modèle.

Le Portugal, en perdant sa liberté, vit la littérature nationale descendre des hauteurs où l'avait placé Camoëns. La *Fontaine cyanipide* marque la décadence de la littérature portugaise. Mentionnons cependant les nobles efforts de François X. Meneses (1744), le littérateur le plus distingué de son temps. Son style est toujours correct et harmonieux. Son épopée, l'*Enricheide*, n'est pas sans mérite ; mais on est loin d'y trouver l'inspiration épique.

SOLIS

Don Antoni de Solis naquit en 1610, et mourut en 1686. Il étudia à Alcala et à Salamanque, devint secrétaire d'état sous Philippe IV et grand chroniqueur des Indes. La première partie de sa vie fut consacrée à la poésie, particulièrement à la poésie dramatique, et la seconde partie à l'histoire et à la politique. A l'âge de 56 ans il embrassa l'état ecclésiastique et dit adieu à la littérature. C'est le dernier poète de l'école de Caldéron et le seul grand homme du règne de Charles II.

Il fit jouer à 17 ans une comédie, *Amor y obligatio*. Il composa successivement plusieurs autres pièces dont les principales sont *Orphée et Eurypide*, *Los triumphos de amor y fortuna*, le *Château du mystère*, *Gitanella* et l'*Amour à la mode*. Toutes ces pièces sont très populaires en Espagne ; la dernière paraît être son chef-d'œuvre, mais son plus beau titre de gloire est l'*Histoire de la conquête du Mexique*, qui eut les honneurs de la traduction. Pureté de goût, variété de détails, peintures animées, simplicité de forme—voilà ce qu'on admire surtout dans ce monument impérissable. L'histoire était le véritable domaine où Solis était appelé à briller. Doué d'une imagination riche, mais sans initiative, il sut s'approprier les travaux de ses devanciers avec plus de goût que de génie.

Il laissa encore des poésies sacrées, des lettres, des chants religieux. Il a rendu des services éminents à la poésie castillane. Sous ce rapport il marche de pair avec Diego de Saavedra, le plus grand homme du règne de Philippe IV.

YRIARTE

Don Thomas de Yriarte, neveu du savant don Juan de Yriarte, naquit au port d'Oratava, dans l'île de Ténérife, le 18 septembre 1750, et mourut le 17 septembre 1791, au port de Saint-Lucar.

Yriarte marqua de bonne heure ce qu'il devait être plus tard. A dix-huit ans il parlait l'italien, le français et l'anglais, faisait des poésies latines, excellait dans la musique ; il débuta dans la carrière littéraire par une comédie : *Il faut bien faire ce que l'on fait*. Plus tard il traduisit plusieurs comédies françaises. Deux autres pièces de sa composition : l'*Enfant gâté* et la *Fille mal élevée* suivirent de près ces traductions.

Il succéda à son oncle dans l'emploi d'interprète de la première secrétairerie de l'Etat, ce qui ne l'empêcha pas de rédiger le *Mercurio político* et d'écrire un grand nombre de pièces en vers et une excellente traduction de l'art poétique d'Horace. Cette traduction, attaquée par Jean Sedano, éditeur du *Parnasse Espagnol*, fut défendue avec esprit dans un dialogue intitulé : *On les donne, qu'ils les prennent*. Sa comédie de mœurs, le *Petit maître gâté*, eut du succès.

Mais son monument le plus durable, son véritable titre de gloire, ce qui lui acquit une réputation européenne sont ses *Fables littéraires*. On ne connaît rien

(1) La raison pour laquelle on observe la Lune en son déclin, est que, vu la position du Soleil qui la frappe de côté, elle laisse mieux distinguer les ombres des parties éclairées